

« Le chercheur et les contraintes doxologiques »

Maurice Tardif

Revue des sciences de l'éducation, vol. 14, n° 2, 1988, p. 149-163.

Revue des sciences de l'éducation, vol. XIV, no 2, 1988

Le chercheur et les contraintes doxologiques

Maurice Tardif*

Résumé — L'intégration des chercheurs dans des cadres institutionnels toujours plus complexes entraîne-t-elle l'apparition de divers types de contraintes qui risquent d'influencer les choix et l'orientation des recherches à l'université? Cet article analyse ce problème, en insistant particulièrement sur les contraintes doxologiques. Il montre que la compréhension de la recherche et de ses enjeux passe aujourd'hui par l'analyse des pratiques collectives de la communauté universitaire et des représentations qu'elle véhicule.

Abstract — The integration of researchers into an institutional framework which is increasingly complex brings with it various constraints which may influence both the choice and the direction of university research. This article analyses this problem, specifically examining doxological constraints. The author points out that in order to understand research and the related issues, one must proceed with an analysis of the collective decisions of the university community and the values and norms transmitted by this community.

Resumen — Podría ser que la integración de investigadores en contextos institucionales, cada vez más complejos, produzca diversos tipos de impedimentos que influenciarían en la selección y en la orientación de las investigaciones en la universidad? Este artículo analiza este problema, insistiendo particularmente en los impedimentos doxológicos. Muestra que la comprensión de la investigación y de sus implicaciones pasa, hoy en día, por el análisis de prácticas colectivas de la comunidad universitaria y de las representaciones que ésta ejerce.

Zusammenfassung — Bringt die Eingliederung der Forscher in den Rahmen immer komplizierter werdender Institutionen das Auftreten verschiedener Arten von Einschränkungen mit sich, die die Wahl und die Richtung der Universitätsforschung beeinflussen könnten? - Der vorliegende Artikel untersucht diese Frage und besteht besonders auf den doxologischen Schwierigkeiten. Er zeigt, dass das Verständnis der Forschung und ihrer Risiken heutzutage von der Analyse der in der Universitätsgemeinschaft allgemein üblichen Methoden und der von ihr vorgetragenen Vorstellungen abhängt.

«Décrire, c'est choisir;
choisir, c'est évaluer;
évaluer, c'est critiquer.»
Gouldner

* Tardif, Maurice: étudiant de 3e cycle, Université de Montréal.

Lieu et enjeu de la recherche

La recherche est considérée aujourd'hui, et plus que jamais, comme l'une des activités essentielles de l'université. Elle constitue l'un des volets officiels de la tâche professorale. Elle correspond aussi bien souvent à l'activité principale des étudiants inscrits aux cycles supérieurs et impliqués dans la rédaction d'un mémoire ou d'une thèse.

Des personnes et des groupes assurent sa production et sa promotion. Des revues spécialisées la diffusent. Des congrès, des colloques la prennent régulièrement pour thème. Des organismes gouvernementaux et privés la subventionnent et sollicitent les chercheurs pour divers genres de travaux. Elle fait épisodiquement l'objet de débats publics. On parle ça et là de mesurer sa «productivité», d'évaluer son «impact», sa «valeur», son «utilité». De plus, qu'on le veuille ou non, la recherche est maintenant utilisée en tant que critère d'excellence. Elle sert explicitement de moyen de comparaison entre les universités, les départements, les individus.

Par ailleurs, la recherche est maintenant un *objet de recherche*: on s'interroge sur les modalités de sa production et de sa distribution; on se questionne sur les relations (ou l'absence de relations) entre les chercheurs et les utilisateurs. Sur le plan théorique et méthodologique, l'animation n'est pas moins importante. Modèles, théories, «grilles», paradigmes, méthodes, techniques, outils deviennent toujours plus raffinés.

Bref, ici même au Québec, la recherche universitaire est devenue au fil des années le *lieu* et *l'enjeu* d'une intense activité institutionnelle.

Bien loin d'être le fait de personnes isolées, la recherche est désormais inséparable d'un ensemble de pratiques et d'agents institutionnels qui veillent à sa production, à sa diffusion et à sa promotion. Portée, reconnue, valorisée et systématiquement entretenue selon certains critères, la recherche dépend de moins en moins de la bonne volonté individuelle et de plus en plus des actions et des décisions concertées par l'ensemble de la communauté universitaire, voire par l'État et le secteur privé.

Véritable carrefour stratégique où se rencontrent, s'entrecroisent et s'affrontent (parfois) les promesses des uns et les attentes des autres, c'est à bon droit, nous semble-t-il, qu'on peut parler de la recherche universitaire comme d'un champ institutionnel relativement autonome et structuré par des pratiques, des comportements et des enjeux spécifiques. Or, décrire ces pratiques, analyser ces comportements, déceler ces enjeux, nous paraît une entreprise nécessaire, si du moins on veut comprendre certains aspects de la situation actuelle de la recherche à l'université.

Nous souhaitons ici contribuer à cette entreprise, en amorçant une réflexion critique sur le problème suivant:

Est-ce que l'institutionnalisation massive de la recherche n'entraîne pas simultanément l'apparition de divers types de contraintes extra-scientifiques susceptibles d'influencer, d'une façon ou d'une autre, les chercheurs et leurs recherches?

En effet, il semble pertinent (et ajoutons: urgent) de se demander si, en tant qu'agent institutionnel, le chercheur n'est pas confronté quotidiennement à des choix, à des alternatives, à des orientations qui finissent par peser sur ses propres décisions.

Ceci dit, il ne saurait être question dans le cadre d'un seul article d'analyser tous les types de contraintes. Nous avons choisi de nous limiter aux contraintes de *type doxologique* qui sont, selon nous, parmi les plus subtiles et, partant, sans doute aussi parmi les plus efficaces.

Commençons par définir certaines notions et préciser la position de quelques problèmes.

La critique des évidences et l'évidence de la critique

Opinions et idées reçues, représentations courantes et apparemment crédibles, évidences du sens commun, préjugés, solutions spontanées, réponses toutes faites, prénotions, etc., constituent ce qu'on appelle traditionnellement la *doxa*, terme grec signifiant à peu près *opinion*, et qu'on oppose à l'*épistémé*, c'est-à-dire au savoir scientifique.

Posons, par hypothèse, que le but de la recherche est de produire des résultats scientifiquement valables, et ce en relation avec les normes de validité propres au domaine où oeuvre le chercheur. C'est pourquoi toute recherche implique d'une façon ou d'une autre une mise en question de la doxa.

La fonction originelle et originale de la recherche consiste d'abord à problématiser le réel. Là où on se contente d'explication passe-partout, le chercheur doit voir un problème:

> On peut dire que faire de la recherche scientifique, c'est lancer un défi aux croyances courantes en les assujettissant à un examen minutieux, grâce à l'utilisation de standards rigoureux (Selltiz, Wrightsman et Cook, 1977, p. 27).

La recherche implique donc d'entrée de jeu ce qu'on pourrait appeler une *distanciation critique* vis-à-vis de la doxa.

> Le champ *doxologique* est le champ du savoir non systématisé, du langage et des évidences de la pratique quotidienne, d'où la pratique scientifique doit précisément s'efforcer d'arracher ses problématiques spécifiques [...]. Une *doxologie* aurait pour rôle d'étudier l'incidence du savoir sur les pratiques scientifiques (De Bruyne, Herman et De Schoutheete, 1974, p. 32).

Il est important de remarquer que la doxa se présente comme un savoir. Sur son terrain, elle ne s'oppose pas à la science; elle en tient lieu et se donne

pour telle. Tant et aussi longtemps qu'elle n'est pas rigoureusement contestée, elle demeure entièrement certaine des «évidences» qu'elle véhicule. C'est à partir du champ de la pratique scientifique que le champ doxologique apparaît réellement doxologique. En effet, il faut déjà avoir contesté la doxa, pour se rendre compte qu'il s'agissait bien d'une doxa: c'est lorsque nous essayons de valider nos jugements que nous pouvons nous rendre compte que certains d'entre eux étaient des préjugés, des «pré-jugements».

La recherche doit introduire une rupture avec le champ doxologique précisément parce qu'elle s'y enracine au point de départ. En effet, tout processus de recherche s'inscrit *ipso facto* dans un champ de savoirs déjà constitué. La recherche ne commmence jamais à zéro. Elle débute au contraire dans un univers de représentations, de symbolismes, de croyances hérités. Le langage ordinaire est lui-même porteur d'un savoir spontané, à partir duquel les catégories ontologiques sont structurées par les catégories linguistiques (Wittgenstein, 1980). Bref, le savoir scientifique ne naît pas de l'ignorance, mais du savoir non scientifique. C'est pourquoi l'épistémologie du sens commun et l'analyse des représentations sociales et des croyances constituent un apport décisif à la théorie de la connaissance scientifique (Paichelier, 1984; Jodelet, 1984).

Soulignons également que l'opposition doxa/épistémé est complexe et mouvante. Nous n'avons pas affaire à deux champs de discours complètement séparés, sans lien entre eux. De fait, les résultats de la recherche scientifique sont susceptibles de servir de véhicule à la doxa. Règle générale, à mesure que s'accroît l'importance sociale de la recherche et de la science s'accroît également le nombre de discours porteurs d'un désir symbolique de scientificité. Il s'agit là d'un phénomène typiquement contemporain: la valeur de vérité du discours scientifique devient une valeur socialement rentable. On a montré (Moscovici, 1976; Bourdieu, 1984) que des disciplines comme la psychologie et la sociologie voyaient leurs notions, leurs concepts, leurs problèmes spécifiques récupérés par divers discours à prétention savante. Il n'existe pas de lieu, réel ou imaginaire, dans lequel le chercheur pourrait se mettre à l'abri une fois pour toutes de la doxa.

Le problème de la circularité

Pour les sciences humaines et les sciences de l'éducation, le rapport entre recherche et doxa peut être problématisé sous le thème du cercle vicieux, de la circularité épistémologique.

> Dès que l'on aborde en science humaine un problème quelconque à un niveau suffisamment général, on se trouve à l'intérieur d'un cercle qui est l'expression du fait que le chercheur fait lui-même partie de la société qu'il se propose d'étudier et qui joue un rôle prépondérant dans l'élaboration de ses catégories intellectuelles (Goldmann, 1967, p. 992).

Bien sûr le risque est de retrouver au bout de la recherche des éléments introduits au point de départ. Le problème de la circularité appelle deux remarques, l'une positive, l'autre négative.

Si on se limite à la seule dimension intra-théorique, comme le font d'ailleurs la plupart des épistémologues, la circularité, bien loin d'être un obstacle absolu à la recherche, est plutôt le point nodal à partir duquel évoluent réflexions, méthodes, modèles et techniques dans leurs raffinements successifs.

Le développement des sciences humaines et celui, plus récent, des sciences de l'éducation ont amené des chercheurs de toutes les disciplines et de tous les horizons à s'interroger sur les conditions de l'objectivité et à proposer des approches et des solutions fécondes à ce problème. De fait, la masse toujours croissante d'écrits consacrés à ce sujet témoigne du sérieux des efforts accomplis en ce sens.

Ceci dit, et c'est là notre seconde remarque, on doit tout de même se demander si l'épistémologie et la méthodologie de la recherche n'ont pas pour effet paradoxal de reléguer à un champ de discours relativement ésotériques les problèmes qu'elles discutent, offrant du même coup aux chercheurs l'illusion que ces (ses) problèmes sont par avance résolus, justement parce que d'autres chercheurs s'en occupent à leur place. En effet, la spécialisation de la recherche contemporaine, sa dichotomisation en secteurs et en sous-secteurs font que les questions et les problèmes épistémologiques relèvent désormais d'une classe de spécialistes parmi d'autres. À la limite, ce qui distingue aujourd'hui la recherche à l'Université de la recherche dans les institutions privées, c'est peut-être simplement l'existence d'une classe de chercheurs subventionnés non à «produire» des connaissances mais à réfléchir sur les conditions de production de la connaissance. La distanciation critique ne devient-elle pas alors la responsabilité unique des spécialistes de la critique? Est-elle autre chose qu'un thème pour un article ou bien renvoie-t-elle au vécu quotidien des chercheurs?

Est-il nécessaire de le rappeler, le champ doxologique ne se retrouve pas dans les traités d'épistémologie; il s'articule concrètement dans l'espace social et institutionnel qui rend possible la pratique de la recherche. En d'autres mots, s'il est exact que tout chercheur est confronté au problème de la circularité, ce problème se pose d'abord dans le lieu même où travaille le chercheur. Le rapport entre doxa et épistémé, entre savoir doxologique et science s'instaure, non dans l'abstraction d'une lutte entre Vérité et Croyance, mais bien dans les discours et les pratiques quotidiennes des institutions où oeuvrent les chercheurs.

Le lieu des évidences

On en conviendra, la circularité, telle que la définit Goldman, reste à un niveau de trop grande généralité, puisqu'elle décrit une relation qui caractérise en principe le rapport de n'importe quel sujet social avec les idéologies en vigueur dans sa société. La situation particulière du chercheur n'est pas pour autant éclaircie. Pour ce faire, nous devons inclure le chercheur non dans la société en général, mais dans son milieu social spécifique.

Le chercheur universitaire se définit d'abord par son *appartenance* à une institution, appartenance qu'on peut décrire en termes de titres, de fonctions, de

statuts professionnels, etc. Et à l'intérieur de cette institution, il se définit ensuite par son *appartenance* à un domaine spécialisé de la recherche (discipline ou champ disciplinaire), appartenance qu'on peut décrire cette fois-ci en termes de compétence reconnue, de travaux, de publications, etc. C'est donc par cette double appartenance que le chercheur se trouve inclus de façon déterminée dans le monde social qui est le sien, en l'occurrence l'institution universitaire.

Dès lors, il est permis de soutenir que la circularité ne s'établit pas entre le chercheur, individu quelconque, et la société en général, mais qu'elle s'établit concrètement entre le chercheur, membre d'une institution, et son propre milieu institutionnel. En effet, c'est précisément ce milieu - l'université - qui lui fournit sa formation et la reconnaissance de sa compétence, de ses titres et de ses travaux. C'est également ce milieu qui assure professionnellement et matériellement la possibilité du travail de recherche. Plus encore, c'est parce qu'il oeuvre dans une université et dans un champ disciplinaire spécifique que le chercheur découvre des problèmes de recherche. Le processus de découvertes et de recherche est d'abord un processus collectif avec des normes, des conditions fixées collectivement par une communauté (Kuhn, 1964; Habermas, 1976).

C'est donc au sein de son propre milieu que le chercheur risque de rencontrer les évidences qu'il doit critiquer, tâche à la fois redoutable et nécessaire, redoutable parce que nécessaire, puisque la critique de la doxa s'effectue dans un lieu qui valorise expressément la critique. En effet, l'université se prétend en quelque sorte la conscience critique de la société. En elle, la distanciation critique devient une attitude évidente, une attitude qui s'impose avec toute la force de la sanction institutionnelle. La distanciation, comme exigence scientifique, se transmue en «esprit critique», notion insignifiante par excès de signification.

Historiquement, l'institution universitaire actuelle se veut l'héritière de la grande tradition intellectuelle européenne fondée sur la critique des mythes (religieux, idéologiques, etc.) et la recherche de la vérité. La fonction critique de l'université, précisément parce qu'elle est devenue une *fonction institutionnelle*, suscite des attentes prévues et prévisibles qui risquent de la désamorcer, en la transformant en activité fonctionnelle qui contribue d'abord au «bon fonctionnement» de l'institution.

Valorisée, machinalement entretenue, changée en automatisme, devenue lieu commun scolaire, la critique ne risque-t-elle pas de perdre tout le pouvoir de contestation qui faisait son intérêt? Ne risque-t-elle pas surtout de se transformer peu à peu en rituel dont l'utilité, pour être institutionnellement rentable, n'a plus grand-chose à voir avec la recherche de ce qu'on appelle encore, peut-être faute d'autre mot, la *vérité*?

Le chercheur et ses questions: le mythe de Robinson

Qui n'a pas entendu cette affirmation: la recherche débute par une question? Soyons naïfs et demandons-nous: d'où vient cette question? La plupart des ouvrages

consacrés à la méthodologie de la recherche, s'ils n'évacuent pas purement et simplement une telle interrogation, se contentent de la traiter sous un mode «psychologisant». Tout se passe comme si les questions des chercheurs et leurs intérêts pour tel ou tel problème surgissaient spontanément à leur esprit et s'imposaient à eux sous la claire évidence d'une intuition neuve!

Or le développement de la recherche dans les universités, basé sur un renouvellement extrêmement rapide des connaissances, des investissements humains et matériels toujours plus élevés, une complexité croissante dans la gestion des programmes de recherche, a relégué au rang d'un simple mythe le chercheur isolé. Malgré le prestige qui entoure encore ce mythe du Robinson savant, individu «curieux d'esprit», soucieux d'être «objectif» et qui oeuvre en solitaire pour le «progrès de la connaissance», une telle réalité appartient aujourd'hui au folklore de la recherche universitaire.

La recherche contemporaine s'intègre toujours davantage dans un univers institutionnel qui la transforme quantitativement et qualitativement. La chose est particulièrement évidente dans le secteur des sciences naturelles, où la recherche est devenue partie intégrante de la symbiose institutionnelle entre l'État, l'industrie et l'armée. Aux États-Unis, le ministère de la Défense et la N.A.S.A. sont les deux premiers grands commanditaires de la recherche scientifique (Salomon, 1970).

Il ne s'agit pas ici de dresser le vieil étendard de la «liberté scientifique», mais simplement d'enregistrer ce fait complexe que constitue l'intégration massive de la recherche et des chercheurs dans des institutions pourvoyeuses de programmes, de fonds et de cadres fonctionnels. En ce sens, on peut penser que le discours des chercheurs sur leur propre situation risque d'être dépassé et déclassé, tant et aussi longtemps qu'il se limite à la revendication de meilleures conditions de recherche. Meilleures conditions, certes - mais pourquoi et au service de qui?

Le lieu des questions

Au mythe de Robinson, nous devons opposer ce constat: les questions que (se) posent les chercheurs acquièrent un sens et une portée uniquement parce qu'elles sont proférées au sein d'une institution et d'un secteur précis de la recherche. C'est là que leurs questions sont reconnues comme pertinentes, c'est-à-dire dignes de recherche. En tant que chercheur dans telle discipline, j'hérite non seulement des acquis de mes prédécesseurs, mais aussi de leurs problèmes et de la façon dont ces problèmes ont été posés. Bref, faire de la recherche, c'est d'abord *s'inscrire dans une histoire, dans une tradition*.

Ma propre formation, mon champ disciplinaire m'offrent déjà tout un ensemble «d'objets» à traiter, toute une série de problèmes à résoudre, ainsi que divers procédés méthodologiques et techniques «éprouvés». Chercheur oeuvrant dans une institution vouée à la recherche, je n'ai rien d'un Robinson sur son île déserte et qui décrouvrirait en lui-même les «bonnes questions». Au contraire,

c'est parce que je suis solidaire d'un milieu qui m'a formé et au sein duquel je travaille, que mes questions sont précisément des questions de chercheur. Sans ce milieu, je parlerais dans le désert et mes questions ne trouveraient personne pour les entendre et leur reconnaître une valeur.

Le discours du chercheur s'adresse d'abord à une communauté institutionnelle, où ceux qui parlent et ceux qui écoutent ont en commun des codes discursifs, des normes professionnelles, des références partagées ou partageables, un bagage théorique commun, ainsi qu'un ensemble d'intérêts liés à leur métier, à leur profession, voire à leur passion. Or c'est cette communauté qui légitime et autorise les activités des chercheurs, c'est elle qui leur attribue une valeur.

Aussi est-ce là que les choix de recherche doivent s'imposer comme choix reconnus et valables. Le chercheur universitaire ne s'adresse jamais à «Monsieur-tout-le-monde», il s'adresse à ses pairs. C'est pourquoi il ne peut pas ne pas parler leur langage, épouser leurs problèmes, partager avec eux ou avec une partie d'entre eux un horizon commun. En fait, même s'il conteste d'une façon ou d'une autre cette communauté, sa contestation devra emprunter le détour de la complicité ou de la solidarité avec au moins une minorité d'autres chercheurs, sous peine d'être perçue comme la manifestation d'un individualisme irrecevable.

La recherche universitaire, du moins celle qui ne doit pas répondre à des demandes pratiques, tend à produire ses discours en circuit fermé, c'est-à-dire que les consommateurs (par exemple, les lecteurs de revues scientifiques) doivent déjà être intégrés dans le champ institutionnel de la recherche, s'ils veulent profiter des produits de ce champ autrement que sous la forme dévaluée de la vulgarisation scientifique. Les universitaires parlent d'abord aux universitaires: l'information est décodée par ceux et celles qui en possèdent le ou les codes. Il suffit de sortir du circuit pour être bientôt déphasé: on ne comprend plus les problèmes et les enjeux du discours.

> Le discours des scientifiques fait silence sur le procès intellectuel de production. Une recherche réussie aboutit à une publication qui livre un produit fini, clos sur lui-même [...]. Seule une bonne connaissance de la spécialité traitée comprendra par le jeu des références, le traitement retenu pour certaines équations ou les préférences du montage expérimental, que ce travail s'inscrit dans telle sous-chapelle de telle école de pensée (Giard, 1978, p. 64).

Quelles sont les conséquences de cette situation? On peut d'abord souligner que les difficultés que pose le dialogue entre les chercheurs et les utilisateurs de la recherche tiennent en partie à l'ésotérisme du discours universitaire. Toujours confrontés à l'obligation de s'exprimer dans un langage institutionnellement reconnu, les chercheurs se doivent de réinterpréter les problèmes soumis par d'autres dans des termes acceptables à la communauté institutionnelle. Les chercheurs et les praticiens potentiels ne parlent pas le même langage. Huberman, dans un texte synthèse consacré à ce problème dans le cas de la recherche en éducation, résume la situation en ces termes:

> De manière générale, chacun travaillait dans une institution différente, était formé autrement, n'avait affaire qu'à d'autres membres de son groupe de référence, faisait face à différentes contraintes et contingences quotidiennes et suivait une autre trajectoire professionnelle selon des critères d'avancement très différents. (1982, p. 138)

Par ailleurs, on peut penser que l'ésotérisme tend également à s'établir entre les chercheurs eux-mêmes. La recherche universitaire est fragmentée en domaines ultra-spécialisés et compartimentés. Les chercheurs travaillent à l'intérieur de micro-territoires de recherche, chacun ayant ses normes spécifiques de production, son langage, ses intérêts.

D'un autre côté, l'ésotérisme est certes rompu par la négociation perpétuelle qui s'instaure aujourd'hui entre les chercheurs et les pourvoyeurs de fonds. Mais, encore là, le dialogue semble se figer en formules rituelles, par lesquelles les chercheurs se doivent de traduire leurs problèmes dans les termes désormais consacrés de la production, de la rentabilité, de l'efficacité, etc.

Les chercheurs en sciences de l'éducation nous semblent particulièrement confrontés à une telle situation. Sommés de répondre aux demandes des gestionnaires de l'éducation qui les subventionnent, ils deviennent l'une des forces productives nécessaires au maintien et à la régulation des institutions éducatives. Qu'ils le veuillent ou non, ils sont intégrés dans le processus de rationalisation du système scolaire. Leurs recherches contribuent à la prise de décision calculée des responsables de l'École. Elles s'intègrent aux mécanismes par lesquels toute activité humaine doit se transformer aujourd'hui en production utile et rentable (Crawford et Perry, 1976).

C'est pourquoi toute approche qui tend à isoler la recherche et les chercheurs de l'institution qui assure leur existence nous semble vouée à l'échec. L'épistémologie de la recherche ne peut plus se contenter de décrire les processus intrathéoriques conduisant à la découverte scientifique. La sociologie de la connaissance et la psychologie de la recherche doivent être intégrées à une épistémologie générale de la production des savoirs scientifiques, sous peine de reproduire au niveau de la compréhension la fragmentation des pratiques de recherche en institution.

C'est donc en «replongeant» le chercheur dans son propre milieu que nous pouvons comprendre les contraintes qui s'exercent sur lui. Nous devons admettre que l'institution universitaire, comme toute institution, est un espace social de contraintes, c'est-à-dire de déterminations et de spécifications de la pratique et du discours des agents, y compris des chercheurs: contraintes budgétaires, contraintes professionnelles, mais aussi contraintes doxologiques.

Réalité de la doxa institutionnelle

La doxa doit, à l'université, se parer du prestige de la rigueur scientifique. Ses évidences, ce qu'elle tient pour indiscutable et naturel, doivent emprunter le

détour d'un discours apparemment objectif et neutre. La doxa établit son emprise en reproduisant la forme extérieure d'une parole savante, mais sans offrir simultanément la possibilité de sa contestation. Elle s'adresse aux «intérêts» des chercheurs (intérêts personnels, professionnels, intellectuels) et les satisfait, en leur offrant l'illusion qu'ils satisfont ainsi aux normes de la rigueur et de la cohérence scientifiques en usage dans l'institution. C'est pourquoi toute analyse critique de la doxa institutionnelle doit essayer de mettre à jour tout ce *système d'évidences* jamais interrogé et dont chacun use comme s'il allait de soi.

Le champ disciplinaire

Tout chercheur se trouve confronté à la doxa de son propre champ disciplinaire. C'est ainsi que l'on voit s'imposer des modèles-types de recherche, des approches, des problématiques, des méthodes, des objets considérés à tel moment comme plus «pertinents». Il suffit d'avoir rempli une fois dans sa vie une demande de subvention, pour apprendre tout le jeu implicite d'interprétation qu'impose la nécessité de distinguer entre ce «qui marche» et ce «qui ne marche pas». Certains secteurs de recherche sont à peu près délaissés, tandis que d'autres sont considérés comme un véritable *Klondike* par les chercheurs à la recherche de financement.

Les intérêts des chercheurs sont donc en partie conditionnés par les appréciations (positives ou négatives) qui circulent sans cesse à l'intérieur d'une communauté disciplinaire. Mon intérêt personnel pour tel problème, tel domaine doit, d'une façon ou d'une autre, s'ajuster à l'intérêt général. Bref, on doit le tenir pour un enjeu pertinent, quelque chose qui mérite d'être appuyé, valorisé, financé. Moi-même, lorsque je formule un projet de recherche, j'ai à tenir compte de ce qui conditionne sa réception dans mon milieu. Par exemple, je me dois de connaître l'état présent de ma discipline, l'existence des théories «importantes» et des théories «déclassées», des questions «pertinentes» et des questions devenues sans intérêt.

Le chercheur, avant d'entamer un processus de recherche, doit déjà savoir, de manière non scientifique, ce qu'est la recherche. Ce savoir, c'est son propre milieu qui lui fournit, sous forme de représentations, de procédés traditionnels, de notions héritées, etc. Son intérêt particulier ne dérive pas uniquement d'une prise de position personnelle. Au contraire, il s'insère dans un milieu déjà intéressé à certaines orientations de recherche. En tant que chercheur, j'ai devant moi un horizon d'intérêts, à partir duquel je projette mes propres aspirations. C'est ce qui explique que certaines découvertes importantes passent inaperçues, faute de correspondre aux intérêts actuels de la communauté savante.

Le phénomène très peu analysé des modes théoriques est indicatif de la doxa qui sévit dans toutes les disciplines. Entre le progrès des connaissances, qui oblige les chercheurs à se tenir au courant de l'évolution récente de leur discipline,

et cette effervescence tapageuse qui mesure la valeur des idées à leur indice de nouveauté, on souhaiterait que s'établisse une différence aisément perceptible, ce qui, hélas! n'est pas toujours le cas.

Il est toujours surprenant de constater le brusque engouement provoqué par des idées nouvellement arrivées sur le marché de la consommation symbolique. Phénomène typique de nos sociétés modernes, la mode caractérise le dépérissement précoce qui affecte les produits sociaux, y compris les produits de la recherche scientifique. «Être à la mode», «se tenir à la mode» sont aujourd'hui des attitudes socialement rentables. Elles permettent de conjurer cette dévaluation systématique qui s'abat sur les produits déjà consommés.

La recherche universitaire a aussi son «système de la mode» (Barthes, 1967). Institution vivant de la production incessante de discours, l'université indexe chacun d'eux d'une certaine valeur. Entre le «dépassé» le «déjà-vu» et le «tout nouveau» s'établit une échelle de valeurs doxologiques, laquelle, bien sûr, varie selon les disciplines. Certains problèmes aparaissent sous la figure de la plus extrême urgence, d'autres ne méritent plus qu'on s'y attarde. Des méthodes, des concepts se vident brusquement de leur prestige: on n'y croit plus.

Les sciences de l'éducation nous semblent particulièrement vulnérables à cette doxa de la mode. Occupant une position relativement dévalorisée dans le champ de la recherche universitaire, espace théorique par excellence multi et transdisciplinaire, les sciences de l'éducation sont continuellement soumises aux pressions des modèles, des méthodes, des techniques importés d'ailleurs et qui ont reçu une caution scientifique dans un autre champ de la recherche. La réflexion sur les phénomènes éducatifs se soumet d'entrée de jeu aux normes théoriques et méthodologiques élaborées dans l'étude de d'autres phénomènes: politiques, économiques, sociologiques, etc. Il ne s'agit pas ici de nier le développement inégal des champs de la recherche scientifique, mais simplement de reconnaître la spécificité et l'originalité des phénomènes éducatifs (Van der Maren, 1985).

La situation actuelle des sciences de l'éducation place bien souvent les chercheurs qui y oeuvrent dans l'obligation d'aller chercher une légitimité scientifique dans d'autres champs de recherche considérés plus «sérieux». Or cette obligation devient proprement *doxologique* lorsqu'on sait que, pour l'ensemble des sciences humaines, la recherche «sérieuse» se réclame d'une grande variété d'approches et qu'aucune parmi elles ne peut prétendre à l'unanimité. Il n'existe pas une telle chose que la sociologie ou la psychologie, ce qui existe, ce sont des sociologies ou des psychologies, c'est-à-dire des ensembles de discours plus ou moins commensurables, plus ou moins homogènes et ce, à tous les niveaux: axiomatique, méthodologique, théorique, etc.

C'est pourquoi, selon nous, il faut entretenir une certaine méfiance face à des choix de recherche qui, à un moment donné, s'imposent comme évidents, urgents ou nécessaires. La recherche devient dangereusement servile lorsqu'elle

souscrit au système de croyance en vigueur. Certes, cette servilité peut sans doute se transformer en privilèges monnayables à court terme... mais ça, c'est une autre histoire.

Doxa et formation des chercheurs

Un autre phénomène a été peu analysé: le rapport des chercheurs à leur propre formation. Dans bien des cas, la formation universitaire consiste encore à transmettre des contenus entièrement digérés. On présente les idées, les notions, les méthodes, les modèles comme des *faits*, alors qu'il s'agit de *productions*, c'est-à-dire de résultats temporaires et datés de la recherche scientifique. Ce faisant, on oublie que toute notion, toute méthode, toute théorie sont des constructions qui exigent hier comme aujourd'hui, un effort de réflexion constant au niveau de leur usage et de leur application.

La formation des futurs chercheurs est plus souvent qu'autrement détachée de la recherche effective pratiquée par les chercheurs expérimentés. Ne pouvant lier ce qu'ils apprennent avec une démarche interrogative concrète, le savoir leur semble doué d'une vie propre, autonome, quasi magique. Alors que la connaissance évolue à partir de problèmes, on la présente comme le récit historique des résultats et des conquêtes de la Science (Feyerabend, 1975).

C'est ainsi qu'on en vient à choisir une méthode avant même d'avoir un problème! Selon la croyance en vigueur, certains ne jurent que par le quantitatif. On voit des rapports de recherche bardés de chiffres, véritables grimoires mathématiques où les symboles extérieurs de la scientificité (graphiques, courbes, tableaux, etc.) apparaissent d'autant plus nécessaires qu'ils ne signifient rien! D'autres, répudiant le nombre et toutes les formes odieuses du réductionnisme, s'élancent vers le concret et s'épuisent à le chercher. On finit par écrire un roman d'impression.

La croyance si répandue à l'existence d'une «bonne méthode», c'est-à-dire à un ensemble de règles et de procédures valable indépendamment de son application à un objet de connaissance, découle de cette conception instrumentale secrétée par l'idéologie positiviste et technocratiste (Habermas, 1976).

On utilise les produits du savoir scientifique comme s'il s'agissait d'instruments ou d'outils séparables et séparés du processus de la connaissance et de l'objet à connaître. Pourtant, comme le soulignait l'épistémologue Bachelard, il y a déjà bon nombre d'années:

> Les concepts et les méthodes, tout est fonction du domaine d'expérience; toute pensée scientifique doit changer devant une expérience nouvelle: un discours sur la méthode scientifique sera toujours un discours de circonstance, il ne décrira pas une constitution définitive de l'esprit scientifique. La méthode fait corps avec son application. Même sur le plan de la pensée pure, la réflexion sur la méthode doit rester active (Bachelard, 1971, p. 139).

La conception instrumentale de la méthode est aujourd'hui renforcée par cette tendance structurelle à l'innovation qui gagne le marché des productions scientifiques. L'impératif social de la production incessante de nouvelles technologies transforme les produits en gadgets et les savoirs en outils innovateurs au service de l'innovation. La vitesse institutionnelle de la circulation des discours est si grande qu'elle entretient l'illusion d'un renouvellement affolant de la connaissance. On finit par croire que les paradigmes se succèdent à grande vélocité! D'ailleurs, le concept même du paradigme, depuis sa thématisation par Kuhn, est utilisé à toutes les sauces. Des vagues paradigmatiques (*sic!*) secouent périodiquement les théories. À côté de la méthode déductive (sciences hypothético-déductives: mathématique, logique, etc.) et de la méthode inductive (sciences expérimentales ou d'observation), on voit apparaître de nouvelles méthodes (holistique, globalisante, néo-dialectique, systémique, etc.) qui, sous prétexte de nous faire saisir *enfin* la complexité du réel, réintroduisent le vieux rêve métaphysique d'une science du tout, de la totalité, qu'on saupoudre ensuite de quelques considérations cybernétiques sur l'art de faire fonctionner la société comme une entité vivante: auto-régulée, auto-finalisée et auto-heureuse! Chassez-le, Faust revient sur la pointe des pieds...

La doxa sévit aussi au niveau de l'institution universitaire elle-même. Pensons ici à cette série de distinctions et de clivages dont la fonction consiste à découper la recherche universitaire en domaines distincts, liés par de grossières ou subtiles relations hiérarchiques: fondamentale/appliquée, théorique/technique, pure/pratique, expérimentale/expérienciée, quantitative/qualitative, etc. Cette hiérarchie des domaines recoupe d'autres hiérarchies: hiérarchie des facultés, sciences pures, humaines, lettres, sciences de l'éducation; hiérarchies des disciplines, basées sur des critères tels la rentabilisation des investissements, l'utilité à court terme, le rayonnement de l'institution.

Le champ institutionnel de la recherche, bien loin d'être un espace ouvert favorisant la communication entre les chercheurs, est stratifié et structuré. Le chercheur est inclus dans un micro-territoire, lequel entretient avec d'autres des rapports de subordination ou de préséance (Bourdieu, 1984).

À cet égard, les chercheurs en sciences de l'éducation sont à la fois victimes et complices des préjugés entretenus à leur endroit par la doxa institutionnelle, qui tend à attribuer une valeur aux recherches selon l'objet et le domaine et non selon la qualité intrinsèque de la démarche des chercheurs. Entre la servilité et le refus de penser l'originalité des phénomènes éducatifs, on en vient à s'enfermer dans un ghetto maintenu à coup de préjugés et de subventions.

Pensons également au phénomène subtil et complexe de la divulgation institutionnelle de la recherche. Critère souvent décisif dans l'évaluation de la «performance» des individus et des départements, la publication est devenue peu à peu un enjeu en soi. Où publier, avec qui, quand et comment? Qui signera l'article, le rapport, l'ouvrage? Questions banales où se reflètent les angoisses liées

à la productivité massive. Croyance à la valeur de la quantité; évidence et lieu commun de la visibilité institutionnelle.

> On ne cite plus des faits ou des idées pour les discuter mais «le nom, l'ouvrage, l'année», et l'on se presse ainsi de participer fébrilement à ce qui s'appelle maintenant «l'accumulation des connaissances», où les connaissances sont des morceaux de savoir éparpillés, désarticulés et si possible les faits eux-mêmes momifiés ou pétrifiés dans leurs descriptions et leurs recensements (Freitag, 1986, p. 422).

Les travaux de fond ne sont plus guère rentables, surtout en début de carrière! On brise et on fragmente les recherches. On les livre par petits morceaux. On fait à la manière américaine: on publie petit et vite. On signe à plusieurs un article écrit par un seul. À chacun son tout.

Toujours plus soumise aux pressions diverses et souvent incohérentes d'une société hantée par l'urgence de l'utilité, l'université place à son tour les chercheurs sous pression. Le risque? Que la recherche devienne de plus en plus à la remorque des problèmes imposés par des agents et des instances extérieurs. Doxa des «problèmes urgents», doxa des virages technologiques ou autres, doxa de ce qui est susceptible d'intéresser, doxa des questions-réponses entre les chercheurs et ceux qui les interpellent et les sollicitent.

Les chercheurs peuvent-ils ne pas tenir compte aujourd'hui des opinions, des croyances, des idées où s'énoncent les «besoins sociaux» et les contraintes institutionnelles? Quelle est leur part de choix et de réplique dans ce constant dialogue qui s'est établi aujourd'hui entre l'université et tous ceux qui attendent quelque chose de la recherche?

Le véritable problème n'est plus celui de la «liberté de penser», liberté abstraite et qui n'existe que dans l'abstrait d'une rhétorique passéiste. La liberté du chercheur s'exerce à partir d'un certain nombre de contraintes et c'est au sein de ce faisceau de contraintes qu'il cherche, s'interroge, produit. C'est dans le champ même où il travaille qu'il rencontre ce qui limite ses choix, les détermine ou les oriente. Peut-il encore se permettre d'ignorer sa propre situation?

Conclusion

Que conclure? En premier lieu, nous pensons qu'il est nécessaire de laisser ces questions ouvertes, afin qu'elles rejoignent ceux et celles qui se sentent ou se savent concernés par elles. En second lieu, il nous semble évident que la recherche universitaire exige aujourd'hui une approche épistémologique élargie, capable d'intégrer dans son horizon de questionnement l'épistémologie traditionnelle, la sociologie de la connaissance et la psychologie (épistémologie du sens commun, théorie de la croyance et de l'idéologie). Les discussions sur les méthodes scientifiques peuvent difficilement ignorer les positions concrètes occupées par les utilisateurs des méthodes, car ces positions sont génératrices de contraintes. Le cher-

cheur n'est jamais un «sujet épistémique pur», un Robinson isolé sur l'Île de la Science. Il travaille dans un milieu spécifique, il est salarié, professionnalisé; son activité est subventionnée donc valorisée; lui-même doit se rendre visible, produire, publier, inventer ou découvrir. Bref, il est un sujet social, interrelié à une communauté, à une institution.

S'il doit rompre avec la doxa, et il le doit, cette rupture s'accomplit dans son propre milieu, au sein même des discours qui y sont véhiculés et qui l'ont formé. Entreprise collective complexe, la recherche universitaire appelle donc une communication collective entre les chercheurs. Communiquer veut dire mettre en commun. Quoi? Les résultats de la recherche, certes; mais aussi les réflexions sur les contraintes des chercheurs. C'est précisément ce que nous avons tenté de faire ici.

RÉFÉRENCES

Bachelard, G., *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris: Presses Universitaires de France, 1971.

Barthes, R., *Système de la mode*, Paris: Éditions du Seuil, 1967.

Bourdieu, P., *Homo Academicus*, Paris: Éditions de Minuit, 1984.

Crawford, E. et W. Perry, *Demands for social knowledge. The Role of research organisation*, London: Sage, 1976.

DeBruyne, P., J. Herman et M. De Schoutheete, *Dynamique de la recherche en sciences sociales*, Paris: Presses Universitaires de France, 1974.

Feyerabend, P., *Against method*, London: New Left Books, 1975.

Freitag, M., *Dialectique et société. Les modes formels de la reproduction de la société*, Montréal: Éditions Saint-Martin, 1986.

Giard, L., Le Reste est silence, *Traverses*, no 12, 1978, p. 59-67.

Goldman, L., *Épistémologie de la sociologie: logique et connaissance scientifique*, Paris: Gallimard, 1967.

Habermas, J., *Connaissance et intérêt*, Paris: Gallimard, 1976.

Huberman, M., L'Utilisation de la recherche éducationnelle: vers un mode d'emploi, *Éducation et recherche*, no 2, 1982, p. 136-153.

Jodelet, D., *Représentation sociale: phénomènes, concept, théorie*, Psychologie sociale, Paris: Presses Universitaires de France, 1984.

Kuhn, T.S., *The Structure of scientific revolution*, Phoenix: Chicago University Press, 1964.

Moscovici, S., *La Psychanalyse, son image et son public*, Paris: Presses Universitaires de France, 1976.

Paichelier, H., *L'Épistémologie du sens commun*, Psychologie sociale, Paris: Presses Universitaires de France, 1984.

Salomon, J.-J., *Science et politique*, Paris: Éditions du Seuil, 1970.

Selltiz, C., S.W. Wrightsman et S.W. Cook, *Les Méthodes de recherche en sciences sociales*, Montréal, Les Éditions HRW, 1977.

Van der Maren, J.M., *Stratégie pour la pertinence sociale de la recherche en éducation*, Université de Montréal, Faculté des sciences de l'éducation, 1985.

Wittgenstein, L., *Grammaire philosophique*, Paris: Gallimard, 1980.